

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Siestes

Julio Cortázar

Volume 22, numéro 2 (128), mars-avril 1980

Julio Cortázar

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29854ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cortázar, J. (1980). Siestes. *Liberté*, 22(2), 21–36.

JULIO CORTÁZAR



R. Siquier 80

*Siestes**

JULIO CORTÁZAR

Un jour, dans un temps sans horizon, elle se souviendrait que Tante Adela écoutait presque tous les soirs ce disque avec choeurs et voix, sa tristesse quand les voix s'élevaient, une de femme, une d'homme puis plusieurs chantant ensemble une chose qu'elle ne comprenait pas, l'étiquette verte donnait des explications pour les grands, *Te lucis ante terminum, Nunc dimittis*, Tante Lorenza disait que c'était du latin et que ça parlait de Dieu, Wanda se lassait de ne pas comprendre, d'être triste comme lorsque Teresa mettait chez elle le disque de Billie Holliday et qu'elles l'écoutaient en fumant parce que la mère de Teresa était à son travail et que son père était toujours parti pour ses affaires, alors elles pouvaient fumer tranquilles mais écouter Billie Holliday c'était une belle tristesse qui donnait envie de se coucher et de pleurer de bonheur, on était si bien dans la chambre de Teresa avec la fenêtre fermée, la fumée des cigarettes et Billie Holliday. Chez elle, on lui défendait de chanter ces chansons parce que Billie Holliday était nègre et qu'elle était morte à force de drogues, Tanta Maria, sinon, l'ogligeait à passer une heure de plus au piano et à n'étudier rien que des gammes, Tante Ernestina commençait ses discours sur la jeunesse de maintenant, *Te lucis ante terminum* retentissait dans le salon où Tante Adela cousait en s'aidant d'une boule de verre qui concentrait (c'était

* Nouvelle inédite en français, à paraître dans *Le tour du jour en 80 mondes*, chez Gallimard. Traduction de Laure Guille Bataillon.

beau) toute la lumière de la lampe. Heureusement que la nuit Wanda dormait dans le même lit que Tante Lorenza et là, il n'y avait pas de discours sur le tabac et les dégénérés de la rue, Tante Lorenza éteignait la lumière après avoir dit ses prières et elles parlaient un moment de n'importe quoi, presque toujours du chien Grock, et Wanda, au moment de s'endormir, était envahie par un sentiment de réconciliation, elle se sentait un peu plus protégée de la tristesse de la maison par la chaleur de Tante Lorenza qui soufflait doucement, un peu comme Grock, chaude, à demi roulée en boule et soufflant avec satisfaction comme Grock sur le tapis de la salle à manger.

— Tante Lorenza, ne me laisse plus faire le rêve de l'homme avec la main artificielle — avait supplié Wanda la nuit du cauchemar. Je t'en supplie, Tante Lorenza, je t'en supplie.

Quand elle en avait parlé à Teresa, Teresa avait ri mais il n'y avait pas de quoi rire et Tante Lorenza n'avait pas ri quand elle avait essuyé ses larmes et lui avait donné à boire un verre d'eau en la calmant peu à peu, en l'aidant à éloigner les images, un mélange de souvenirs de l'autre été et du cauchemar, l'homme qui ressemblait tellement à ceux de l'album du père de Teresa et l'impasse où un soir l'homme en noir l'avait acculée, avançant lentement puis s'arrêtant et la regardant avec cette pleine lune sur son visage, les lunettes à cercle métallique, l'ombre d'un chapeau cachant son front, le mouvement de son bras s'étendant vers elle, la bouche aux lèvres minces, le hurlement ou la course qui l'avait sauvée à la fin, le verre d'eau et les caresses de Tante Lorenza avant un lent retour craintif vers un sommeil qui avait duré tard dans la matinée, le laxatif de Tante Ernestine, le potage léger et les conseils, de nouveau la maison et *Nunc dimittis* mais, à la fin, permission tout de même d'aller chez Teresa bien que cette fille on ne savait pas si l'on pouvait s'y fier, avec l'éducation que lui donnait sa mère elle était bien capable de lui apprendre des choses à Wanda mais enfin c'était pire encore de lui voir ce visage défait et un peu de distraction ne pouvait pas lui faire du mal, avant, les grandes filles brodaient à l'heure de la sieste ou étudiaient leur solfège mais la jeunesse de maintenant.

— Non seulement elles sont folles mais idiotes — avait dit Teresa en lui passant une de ces cigarettes qu'elle volait à son père. Quelles tantes tu t'appuies, ma pauvre fille ! Alors comme ça elle t'ont donné un laxatif ? Tiens, regarde ce qu'elle m'a prêté, Chola, il y a toute la mode d'automne mais d'abord vise les photos de Ringo et dis-moi si ce n'est pas un amour, regarde-le, là, avec sa chemise ouverte et tous les poils qu'il a, regarde !

Après, elle avait voulu en savoir plus sur le cauchemar mais Wanda aurait eu du mal à en parler, surtout maintenant que lui revenait une vision de fuite, de course folle vers la sortie de l'impasse et ça, ce n'était pas le cauchemar bien que ce fût peut-être la fin du cauchemar qu'elle avait oubliée en se réveillant dans un cri. Avant, à la fin de l'autre été, elle aurait pu en parler à son amie mais elle s'était tue de peur que Teresa n'aille le raconter à Tante Ernestina parce que, à cette époque, Teresa venait encore à la maison et les tantes lui soutiraient des choses avec des tartines de confiture de lait, jusqu'à ce qu'elles se disputent avec sa mère et ne veuillent plus recevoir Teresa, même si elles laissaient quelquefois Wanda aller chez elle quand elles avaient des visites et voulaient avoir la paix. Maintenant, elle aurait pu de nouveau tout raconter à Teresa mais ce n'était plus la peine parce que le cauchemar était aussi comme le reste, ou plutôt le reste avait été une partie du cauchemar, tout ressemblait tellement à l'album du père de Teresa et rien ne finissait vraiment, elle était dans ces paysages de l'album qui se perdaient au loin comme dans les cauchemars.

— Teresa, ouvre un peu la porte, il fait tellement chaud enfermées comme ça.

— T'es folle, après ma mère sentira qu'on a fumé. Elle a un odorat de tigre, la Rouquine, il faut que je fasse drôlement gaffe.

— Oh ! ça va, ils vont pas te tuer pour ça.

— Bien sûr, toi, après, tu rentres chez toi et tu t'en fiches. T'es encore pas mal bébé.

Mais Wanda n'était plus un bébé, même si Teresa le lui lançait encore de temps en temps à la figure, de moins en moins vrai d'ailleurs depuis l'après-midi, cet après-midi où il

faisait aussi très chaud et où elles avaient parlé de choses et où Teresa lui avait appris ça et après, tout avait changé, même si Teresa la traitait encore de bébé quand elle était en colère.

— Je suis tout sauf un bébé — dit Wanda en rejetant la fumée par le nez.

— Bon, bon, tu vas pas recommencer. T'as raison, il fait une chaleur d'orage. Il vaut mieux qu'on se déshabille et qu'on se prépare du vin avec des glaçons. Je vais te dire une chose, t'as rêvé ça à cause de l'album de Papa, et pourtant, là-dedans, il n'y a aucune main artificielle mais les rêves on sait ce que c'est. Regarde comme ils ont poussé.

Sous le chemisier on ne voyait pas grand-chose mais nus ils prenaient de l'importance, la rendaient femme, changeaient son visage. Wanda eut honte d'enlever sa robe et de montrer une poitrine où ils pointaient à peine. Un soulier de Teresa vola sur le lit, l'autre sous le canapé. C'est vrai que c'était comme les hommes de l'album du papa de Teresa, les hommes en noir qui revenaient à presque toutes les pages, Teresa lui avait montré cet album un après-midi après que son papa soit parti, à un moment où la maison était aussi solitaire et silencieuse que les maisons et les pièces de l'album. En riant et en se poussant parce qu'elles se sentaient un peu nerveuses, elles étaient montées au premier étage où, parfois, les parents de Teresa les appelaient pour prendre le thé dans la bibliothèque, comme des grandes personnes et ces jours-là, pas question de fumer ni de boire du vin dans la chambre de Teresa parce que la Rouquine s'en apercevait tout de suite, c'est pour ça qu'elles en profitaient quand elles avaient la maison pour elles seules et qu'elles montaient en criant et en se poussant comme en ce moment où Teresa poussait Wanda et la faisait tomber sur le canapé bleu en se penchant du même mouvement pour enlever son slip et se mettre nue devant Wanda, se regardant toutes les deux avec un rire un peu essoufflé jusqu'à ce que Teresa éclate de rire et lui demande si elle était demeurée ou quoi, si elle ne savait pas qu'il pousse des poils là, comme sur la poitrine de Ringo. « Mais j'en ai moi aussi — avait dit Wanda —, depuis l'autre été. » Comme sur l'album où toutes les femmes en avaient et beaucoup, elles se promenaient toujours toutes nues, ces femmes, ou bien elles étaient

assises ou couchées, sur l'herbe ou dans des salles d'attente de gare (« elles sont folles », disait Teresa) et aussi, comme maintenant, comme Teresa et elle, elles se regardaient avec des yeux très grands et toujours sous la pleine lune, même si on ne la voyait pas c'était toujours pleine lune sur l'image et les femmes se promenaient nues dans les rues et dans les gares, se croisant comme si elles ne se voyaient pas, comme si elles étaient terriblement seules et parfois des messieurs en complet noir ou en blouse grise les regardaient passer ou examinaient des pierres étranges avec un microscope et sans enlever leur chapeau.

— Tu as raison — dit Wanda — il ressemblait beaucoup aux hommes de l'album et il avait aussi un chapeau noir et des lunettes, il était comme eux, mais avec une main artificielle, et pourtant la fois où...

— Y en a marre de ta main artificielle — dit Teresa. Dis donc, tu vas rester comme ça tout l'après-midi ? C'est toi qui te plains de la chaleur et après c'est moi qui me déshabille.

— Mais c'est qu'il faut que j'aille au cabinet.

— Le laxatif ! C'est vraiment un cas tes tantes. Vas-y vite et rapporte des glaçons. Regarde Ringo comme il me surveille, cher amour va. Vous aimez ce petit ventre, cher ange ? Regardez-le bien, frottez-vous contre lui, comme ça et comme ça. Malheur ! Si Chola voit la photo froissée, elle me tue.

Wanda était restée le plus longtemps possible au cabinet pour ne pas avoir à y revenir, elle avait mal et elle était furieuse contre le laxatif et aussi, après, contre Teresa qui la regardait sur le canapé bleu comme si elle était une petite fille, se moquant d'elle comme la dernière fois quand elle lui avait appris ça et que Wanda n'avait pu s'empêcher de rougir, ces après-midi-là où tout était différent, d'abord Tante Adela lui avait donné la permission de rester plus tard que d'habitude chez Teresa, après tout, elle habite à deux pas et puis il faut que je reçoive la directrice et la secrétaire de l'école de Maria, la maison est si petite qu'il vaut mieux que tu ailles jouer avec ton amie, mais attention, après tu rentres directement, pas question de traîner dans les rues avec Teresa, celle-là je la connais, elle aime bien aller se pavaner, et ce soir-là elles avaient fumé des cigarettes inconnues que le père de Te-

resa avait oubliées dans le tiroir de son bureau, avec bout doré et une odeur étrange, et, à la fin, Teresa lui avait appris ça, difficile de se rappeler comment c'était arrivé elles étaient en train de parler de l'album, ou peut-être l'album ça s'était passé au début de l'été, cet après-midi-là elles étaient plus habillées, Wanda avait son chandail jaune, alors ce n'était pas encore l'été, après, elles ne savaient plus quoi dire elles se regardaient et riaient, puis, sans un mot, elles étaient sorties faire un petit tour du côté de la gare évitant la maison de Wanda parce que Tante Ernestina avait l'oeil même quand elle était avec la directrice et la secrétaire. Elles étaient restées un moment sur le quai à se promener comme si elles attendaient le train, regardant passer les machines qui faisaient trembler les quais et remplissaient le ciel de fumée noire. Alors, ou peut-être bien lorsqu'elles étaient sur le chemin du retour et prêtes à se séparer, Teresa lui avait dit comme en passant, fais gaffe avec ça, s'agirait pas de, et Wanda qui avait essayé d'oublier redevint toute rouge et Teresa s'était mise à rire et lui avait dit que la chose de cet après-midi personne ne risquait de l'apprendre mais que ses tantes étaient comme la Rouquine et que si elles la piquaient un jour, elle verrait ce qu'elle verrait. Elles avaient ri de nouveau mais il avait fallu que ce fût Tante Ernestina qui la surprenne à la fin de la sieste, pourtant Wanda était sûre qu'à cette heure-là personne n'entrerait dans la chambre, tout le monde était allé dormir et dans la cour on entendait la chaîne de Grock et le bourdonnement des guêpes, énervées par la chaleur et le soleil, à peine avait-elle eu le temps de remonter son drap jusqu'au cou et de faire celle qui dormait mais trop tard, Tante Ernestina était au pied du lit, elle lui avait arraché le drap sans rien dire, se contentant de regarder le pantalon de pyjama roulé aux chevilles. Chez Teresa, elles fermaient la porte à clef et pourtant la Rouquine le leur avait défendu, Tante Maria et Tante Ernestina, elles, parlaient d'incendies, d'enfants enfermés qui mouraient dans les flammes mais maintenant ce n'était pas de ça qu'elles parlaient Tante Ernestina et Tante Adela d'abord elles s'étaient approchées sans rien dire et Wanda avait essayé de faire comme si elle ne comprenait pas jusqu'au moment où Tante Adela lui avait pris la

main et la lui avait tordue et Tante Ernestina lui avait donné une première gifle, puis une autre et encore une autre, Wanda se défendait en pleurant, la tête dans l'oreiller, criant qu'elle n'avait rien fait de mal que ça la piquait et qu'elle avait juste, mais Tante Adela avait enlevé sa pantoufle et lui avait tapé sur les fesses en tenant ses jambes et elles parlaient de dégénérée, de sûrement Teresa, et la jeunesse et l'ingratitude et les maladies et le piano et en pension toute l'année mais surtout de dégénérée et de maladies jusqu'à ce que Tante Lorenza, effrayée par les cris et les pleurs, arrive et soudain tout redevint calme, il ne resta plus auprès de Wanda que Tante Lorenza qui la regardait d'un air attristé, sans la calmer ni l'embrasser cette fois mais toujours Tante Lorenza comme à présent qu'elle lui donnait un verre d'eau et la protégeait de l'homme en noir, lui répétant à l'oreille qu'elle allait bien dormir, qu'elle ne ferait plus de cauchemars.

— Tu as mangé trop de pot au feu, je l'ai remarqué, c'est lourd le soir, comme les oranges. Allons, c'est passé, dors vite, je suis là, tu ne vas plus faire de mauvais rêve.

— Qu'est-ce que tu attends pour te déshabiller ? Tu as encore envie d'aller au cabinet ? Ça va te peler les intestins, elles sont folles tes tantes.

— Il ne fait pas chaud au point de se mettre toutes nues, avait dit Wanda cet après-midi-là en enlevant sa robe.

— C'est toi qui as commencé avec l'histoire de la chaleur. Donne-moi des glaçons et apporte des verres, il reste encore du Malaga mais hier la Rouquine a regardé la bouteille et elle a pris son air. Tu parles si je le connais son air. Elle ne dit rien mais elle prend son air et elle sait que je sais. Heureusement que le paternel il ne pense qu'à ses affaires et ne s'aperçoit pas que je lui pique tout le temps des cigarettes. C'est vrai, t'as des poils mais pas beaucoup, t'as encore l'air d'une petite fille. Je vais te montrer quelque chose dans la bibliothèque si tu me jures.

Teresa avait découvert l'album par hasard, ce rayon-là fermé à clef, son papa y gardait des livres scientifiques, ce ne sont pas des choses de ton âge, quels idiots, ils avaient oublié de le refermer et elle avait trouvé des dictionnaires et

un livre le dos retourné, justement pour qu'on ne le remarque pas, et aussi un autre avec des planches anatomiques, pas comme celles du lycée, complètes celles-là mais quand Teresa eut sorti l'album, les planches d'anatomie cessèrent de les intéresser parce que l'album était comme un roman-photo mais tellement bizarre, les légendes, malheureusement, en français, à peine si elles comprenaient quelques mots par-ci par-là, *la sérénité est sur le point de basculer*, sérénité, ça voulait dire *serenidad*, mais basculer, ça alors, c'était un mot bizarre, bas c'était *media*, les bas Dior de la Rouquine, mais culer, les bas du culer ça ne voulait rien dire et d'abord les femmes des images étaient toujours toutes nues ou parfois avec juste une jupe mais elle n'avaient jamais de bas, culer c'était peut-être bien autre chose et toutes les deux avaient pensé pareil et s'étaient mises à rire comme des folles, c'était ce qu'il y avait de bien avec Wanda quand on les laissait seules à la maison à l'heure de la sieste.

— Il ne fait pas chaud au point de se déshabiller complètement, dit Wanda. Tu exagères toujours. Je l'ai dit, c'est vrai, mais je ne voulais pas dire ça.

— Alors tu n'aimes pas être comme les femmes de l'album ? dit Teresa en s'étirant sur le canapé. Regarde-moi et dis-moi si je ne suis pas tout à fait comme celle où tout à l'air d'être en verre et très loin et où l'on voit un homme tout petit qui s'avance au bout de la rue. Enlève ton slip, stupide, tu ne vois pas que tu gâches tout l'effet.

— Je ne me souviens pas de cette image, dit Wanda en glissant ses doigts hésitants sous l'élastique de son slip. Ah ! oui, je crois que je me souviens, il y avait une lampe au plafond et, au fond, un carré bleu avec la pleine lune. Tout était bleu, pas vrai ?

Et pourquoi, la fois de l'album, avaient-elles regardé si longtemps cette page alors qu'il y en avait d'autres plus excitantes et encore plus étranges, celle d'Orphée par exemple, sur le dictionnaire c'est le père de la musique descendu aux enfers, pourtant, sur l'image, il n'y avait pas le moindre enfer, à peine une rue avec des maisons de briques rouges, un peu comme au début du cauchemar bien qu'ensuite tout avait

changé et c'était de nouveau l'impasse avec l'homme à la main artificielle, et, dans cette rue aux maisons rouges, Orphée s'avancait tout nu, Teresa le lui avait tout de suite montré, Wanda, elle, l'avait pris au début pour une femme mais Teresa avait éclairé de rire et avait mis le doigt juste là dessus et Wanda avait vu que c'était un homme très jeune mais un homme, et elles étaient restées à le regarder et à se demander qui pouvait être la femme qu'on voyait de dos dans le jardin avec la fermeture-éclair de sa jupe à demi ouverte, comme si c'était une façon de se promener dans un jardin.

— C'est pour faire joli, c'est pas une fermeture-éclair, découvrit Wanda. On croit que c'en est une mais si on regarde bien on voit que c'est une espèce d'ourlet. Ce que je ne comprends pas c'est pourquoi Orphée arrive tout nu dans la rue et que la femme reste le dos tourné dans le jardin derrière le mur, c'est drôlement bizarre. Et Orphée, il a l'air d'une femme avec cette peau si blanche et ses hanches, mais, évidemment, il y a ça.

— On va en chercher une autre où on le voit de plus près, dit Teresa. T'as déjà vu des hommes, toi ?

— Ben non, comment veux-tu ? dit Wanda. Je sais comment c'est mais comment veux-tu que j'en aie vu ? C'est comme les bébés mais plus grand, non ? Comme Grock, mais c'est un chien, c'est pas pareil.

— Chola dit que quand ils sont amoureux, ça grandit du triple et c'est le moment de la fécondation.

— Pour avoir des enfants ? c'est ça la fécondation ou c'est quoi ?

— Que t'es dinde, ma pauvre ! Regarde celle-là, on dirait presque la même rue mais il y a deux femmes nues. Pourquoi est-ce qu'il peint tant de femmes, ce pauvre idiot ? et en plus, elles ont l'air complètement folles, chacune va de son côté, sans même voir les autres, et puis nues dans la rue, sans aucun agent qui les arrête, à qui il va faire croire ça ? Et celle-là, regarde, il y a un homme mais il est tout habillé et il se cache dans une maison, on ne voit que sa tête et une main. Et cette femme, habillée de feuilles et de branches ! Moi je te dis qu'elles sont folles.

— Tu ne feras plus de mauvais rêves, avait promis Tante Lorenza en la caressant. Dors maintenant, tu verras que tout se passera bien.

— C'est vrai que t'as des poils mais pas beaucoup, avait dit Teresa. C'est drôle, t'as quand même encore l'air d'une petite fille. Allume-moi une cigarette et viens.

— Non, non, avait dit Wanda, en essayant de se libérer. Qu'est-ce que tu fais ? Je ne veux pas, laisse-moi.

— Que t'es bête. Ecoute, tu vas voir, je te montre. Mais je ne te fais rien ! Ne bouge pas et tu vas voir.

Le soir, on l'avait envoyée au lit sans baisers, le dîner avait été comme sur les images où tout était silence, seule Tante Lorenza la regardait de temps en temps et lui servait à manger, pendant l'après-midi, elle avait écouté de loin le disque de Tante Adela et le son des voix avait l'air de l'accuser, *Te lucis ante terminum*, alors elle avait décidé de se suicider et ça la faisait bien pleurer de penser à Tante Lorenza quand elle la découvrirait morte et au repentir qu'elles auraient toutes, elle se suiciderait en se jetant du haut de la terrasse ou bien elle s'ouvrirait les veines avec une gilette de Tante Ernestina, mais pas tout de suite, avant il lui fallait écrire une lettre d'adieu à Teresa pour dire qu'elle lui pardonnait et une autre à son prof de géo qui lui avait offert un si bel atlas, encore heureux que Tante Ernestina et Tante Adela ne sachent pas qu'elle et Teresa étaient allées à la gare voir passer les trains et que l'après-midi elles avaient fumé et bu du vin, mais surtout que la fois où elle était revenue de chez Teresa à la tombée de la nuit, au lieu de rentrer directement chez elle comme on le lui avait recommandé, elle avait fait un grand détour et l'homme en noir s'était approché d'elle pour lui demander l'heure, comme dans le cauchemar, et peut-être était-ce seulement le cauchemar, oh ! oui seigneur ! juste à l'entrée de l'impasse qui se terminait par le mur couvert de vigne vierge, et même à ce moment-là elle n'avait pas remarqué (mais peut-être était-ce seulement dans le cauchemar) que l'homme cachait une de ses mains dans sa poche et qu'il s'était mis à la retirer très lentement pendant qu'il lui demandait l'heure, c'était une main comme de cire rose avec des doigts

raides et à demi collés qui s'accrochait à la doublure de la poche et qu'il fallait retirer par petites secousses, alors Wanda avait pris la fuite mais déjà elle ne se rappelait presque plus d'avoir couru et d'avoir échappé à l'homme qui voulait la coincer dans le fond de l'impasse, il y avait là comme un trou de mémoire parce que la terreur de la main artificielle et de la bouche aux lèvres minces fixait ce moment-là et il n'y avait ni avant ni après, comme lorsque Tante Lorenza lui avait donné un verre d'eau, dans le cauchemar il n'y avait ni avant ni après et le pire c'est qu'elle ne pouvait pas dire à Tante Lorenza que ce n'était pas seulement un rêve parce qu'elle n'en était même plus sûre et qu'elle avait tellement peur qu'on l'apprenne, tout se mêlait et la seule chose sûre c'était le corps de Tante Lorenza, là, contre elle, dans le lit, la protégeant de ses bras lui promettant un sommeil tranquille lui caressant les cheveux et le lui promettant.

— Hein, que t'aimes ça, dit Teresa. On peut aussi faire comme ça, regarde.

— Non, non, je t'en prie dit Wanda.

— Mais si, c'est encore bien meilleur, deux fois plus fort, Chola fait comme ça et moi aussi, tu vois que ça te plaît, ne mens pas, si tu veux, couche-toi là et fais-le toi-même maintenant que tu sais.

— Dors ma chérie, avait dit Tante Lorenza, tu verras, il n'y aura plus de cauchemar.

Mais c'était Teresa qui s'étendait les yeux mi-clos comme si soudain elle était très fatiguée après avoir appris à Wanda et elle ressemblait à la femme blonde du canapé bleu, même si elle était brune et plus jeune, et Wanda pensait aussi à l'autre femme de l'image, celle qui regardait une bougie allumée, pourtant dans la pièce vitrée il y avait une lampe au plafond et dans la rue des réverbères avec un homme tout au fond, la rue semblait entrer dans la pièce, en faire partie, comme sur presque toutes les images, mais de toute façon, aucune ne leur avait paru aussi étrange que celle qui s'appelait Les Demoiselles de Tongres et regarder Teresa qui hale-tait comme si elle était très fatiguée, c'était comme revoir l'image avec les Demoiselles de Tongres, ça devait être un nom de lieu parce qu'il y avait une majuscule, les demoiselles

s'embrassaient, enveloppées de tuniques rouge et bleue mais elles étaient nues sous les tuniques et l'une, même, avait les seins à l'air et elle caressait l'autre et elles avaient toutes les deux bérets noirs et de longs cheveux blonds, elle la caressait en passant ses doigts au bas de son dos comme avait fait Teresa et l'homme chauve à blouse grise était comme le docteur Fontana quand Tante Ernestina l'y avait emmenée et le docteur après avoir parlé en secret à sa tante lui avait dit à elle de se déshabiller, elle avait treize ans et elle commençait à se développer, c'est pour ça que Tante Ernestina l'avait emmenée chez le docteur, mais peut-être n'était-ce pas uniquement pour ça parce que le docteur Fontana s'était mis à rire et Wanda avait entendu quand il avait dit à Tante Ernestina qu'il ne fallait pas exagérer, ces choses-là n'avaient pas tellement d'importance, après, il l'avait auscultée, il lui avait regardé les yeux et la langue et il avait une blouse qui ressemblait à celle de l'image mais blanche, puis il lui avait dit de s'étendre sur la table d'examen et il l'avait palpée en bas, Tante Ernestina était là mais elle était allée près de la fenêtre, par laquelle d'ailleurs on ne pouvait rien voir parce que les vitres étaient blanchies, jusqu'à ce que le docteur l'appelle et lui dise de ne pas se faire de souci et Wanda s'était rhabillée pendant que le médecin écrivait sur son ordonnance un fortifiant et un sirop pour les bronches, et la nuit du cauchemar avait été un peu comme ça parce qu'au début l'homme en noir était aimable et souriant, comme le docteur Fontana, et il voulait seulement savoir l'heure mais après venait l'impasse comme le soir où elle avait fait un détour pour rentrer chez elle et elle ne voyait pas d'autre possibilité que de se suicider avec la gilette ou du haut de la terrasse mais quand elle aurait écrit à Teresa et à son prof de géo.

— T'es vraiment idiote, avait dit Teresa. D'abord tu laisses ta porte ouverte comme une dinde et après, t'es même pas capable de faire l'innocente. Je t'avertis que si tes tantes viennent rapporter ça à la Rouquine parce que, sûrement, c'est moi qu'elles vont accuser, j'irai droit en pension, Papa m'a déjà prévenue.

— Bois encore un peu, dit Tante Lorenza, et maintenant tu vas dormir jusqu'à demain sans faire de rêves.

C'était ça le pire, ne pas pouvoir le raconter à Tante Lorenza, lui expliquer pourquoi elle s'était échappée de la maison l'après-midi de Tante Ernestina et de Tante Adela et avait enfilé les rues l'une après l'autre sans savoir quoi faire, pensant qu'il lui fallait se suicider au plus vite, se jeter sous un train, et elle regardait de tous côtés parce que l'homme aurait bien pu se trouver là encore et quand elle arriverait dans un endroit solitaire il se rapprocherait d'elle pour lui demander l'heure, peut-être que les femmes des images se promenaient nues dans les rues parce qu'elles s'étaient échappées de chez elles, elles aussi et qu'elles avaient peur de ces hommes en blouse grise ou en costume noir comme l'homme de l'impasse, mais sur les images il y avait beaucoup de femmes tandis qu'elle, elle était seule dans les rues, heureusement qu'elle n'était pas toute nue et qu'aucune femme en tunique rouge ne venait l'embrasser ou lui dire de s'étendre comme le lui avaient dit Teresa et le docteur Fontana.

— Billie Holliday était nègre et elle est morte à force de trop de drogue, dit Teresa. Elle avait des hallucinations et tous ces trucs-là.

— Qu'est-ce que c'est que des hallucinations ?

— Je ne sais pas, quelque chose de terrible, on crie et on se tord par terre. Tu as raison, tu sais, il fait vraiment une chaleur d'orage. On va se déshabiller.

— Il ne fait pas chaud au point de se mettre toutes nues, avait dit Wanda.

— Tu as mangé trop de pot au feu, dit Tante Lorenza, c'est lourd le soir, comme les oranges.

— On peut aussi faire comme ça, avait dit Teresa.

Pourquoi l'image dont elle se souvenait le plus était celle de la rue étroite avec des arbres d'un côté et une porte au premier plan sur l'autre trottoir avec une petite table et une lampe allumée au milieu de la rue et en plein jour par-dessus le marché. « Y en a marre de ta main artificielle, » avait dit Teresa. « Tu vas rester comme ça tout l'après-midi ? C'est toi qui te plains de la chaleur et c'est moi qui me déshabille. » Sur l'image elle s'éloignait en laissant traîner derrière elle une

tunique noire et, sur le pas de la porte, au premier plan, il y avait Teresa qui regardait la lampe sur la table, sans voir que plus loin, immobile au bord d'un trottoir, l'homme en noir attendait Wanda. « Mais ce n'est pas nous », avait pensé Wanda, « ce sont des femmes, des grandes personnes qui se promènent toutes nues dans les rues, ce n'est pas nous, et d'abord Tante Lorenza m'empêchera de refaire des cauchemars. » Si elle avait pu demander à Tante Lorenza de la sauver des rues, de ne pas la laisser se jeter sous un train, d'empêcher l'homme en noir de revenir, celui qui l'attendait au fond de la rue sur l'image et maintenant aussi qu'elle faisait un détour avant de rentrer (« rentre directement, pas question de rester à traîner dans les rues », avait dit Tante Adela) et l'homme en noir s'approchait d'elle pour lui demander l'heure et il la poussait lentement au fond de l'impasse sans fenêtres, de plus en plus acculée contre le mur de vigne vierge, incapable de crier ou de supplier ou de se défendre, comme dans le cauchemar mais dans le cauchemar il y avait un trou à la fin parce que Tante Lorenza était là en train de la calmer et tout s'effaçait avec le goût de l'eau fraîche et les caresses, et le soir de l'impasse finissait aussi sur un creux quand Wanda s'était mise à courir sans regarder derrière elle jusqu'à ce qu'elle soit rentrée à la maison, qu'elle ait poussé le verrou et qu'elle ait appelé Grock pour qu'il surveille la porte puisqu'elle ne pouvait rien dire à Tante Adela. A présent il n'y avait plus de creux et elle ne pouvait plus échapper ni s'éveiller, l'homme en noir la poussait contre le mur et Tante Lorenza n'était plus là pour la rassurer, elle était seule ce soir avec l'homme en noir qui lui avait demandé l'heure, qui s'approchait du mur et qui sortait lentement la main de sa poche, de plus en plus près de Wanda plaquée contre la vigne vierge et l'homme en noir cette fois ne lui demandait plus l'heure, la main en cire rose cherchait quelque chose sur elle, sous sa jupe, et la voix de l'homme lui disait à l'oreille, ne pleure pas, ne bouge pas, nous allons faire ce que t'a appris Teresa.